

INSTITUT DE FRANCE

---

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

---

INSTALLATION

DE

S.A.R. le Prince Charles,  
Prince de Galles

COMME ASSOCIÉ ÉTRANGER

Discours

de MM. Raymond Polin, président de l'Académie,  
Henri Amouroux, membre de l'Académie,  
Bernard Chenot, secrétaire perpétuel de l'Académie,  
Édouard Bonnefous, chancelier de l'Institut,  
et de S.A.R. le Prince Charles, Prince de Galles, associé étranger,  
SÉANCE DU VENDREDI 4 DÉCEMBRE 1992



PARIS  
PALAIS DE L'INSTITUT

MCMXCII

## DISCOURS

DE

# S.A.R. le Prince Charles, Prince de Galles

MEMBRE ASSOCIÉ ÉTRANGER  
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

---

MADAME ET MESSIEURS LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE,  
MESDAMES,  
MESSIEURS,

C'est un grand privilège que d'être invité à devenir membre associé étranger de l'Académie et je vous suis très reconnaissant de l'honneur que vous me faites. J'espère seulement que lorsque je me serai tu, vous ne regretterez pas votre décision. Comme vous pouvez l'imaginer, il ne m'a pas été facile de choisir un thème de réflexion. « Ne parlez surtout pas des négociations du GATT », m'a-t-on dit. Ni du budget de la Communauté; ni de Maastricht; ni de la viande ovine. » Je ne fais pas toujours ce qu'on me dit, mais j'ai pensé que je pourrais effectivement parler d'autre chose aujourd'hui. De la connaissance. De ce que nous en faisons. Et de ce que nous devrions en faire.

Nous voici, je crois, à un moment capital de l'histoire de l'Homme. Espèce d'évolution tardive dans la majesté de la Création, il possède deux particularités uniques : le pouvoir de transformer l'essence même de la Terre, et la sagesse de connaître ce pouvoir et de l'appréhender. Et pourtant, en ces temps où l'esprit humain devrait s'ouvrir pour embrasser les changements spectaculaires qui se produisent dans les perspectives intellectuelles, scientifiques et sociologiques de notre existence, la vie continue presque comme avant. Mais notre conviction innée,

la sagesse dont nous avons héritée, nous disent qu'il y a là une distorsion entre ce que nous savons et la manière dont nous réagissons à ce savoir.

Quelles sont les réalités de la vie contemporaine, telles que la connaissance et les moyens techniques dont nous disposons aujourd'hui pour l'approfondir et la transmettre, les révèlent à nos yeux ?

— Dix ans de rapports savants, qui auront débouché sur le Sommet de Rio, en juin dernier, nous ont appris que les ressources de la planète étaient tellement sollicitées, et si mal, que l'humanité ne vit plus en faisant travailler son capital, la Terre, mais en le mangeant.

— Nous continuons à fonder notre pratique économique sur la quête de croissance, d'une façon qui est non seulement insoutenable du point de vue écologique, mais excessivement dispendieuse : aggravation des différentiels de prospérité, hiatus persistant entre Nord et Sud, terrible lourdeur de la dette, émergence d'une sous-classe dans nombre de pays industrialisés, et chômage chronique en perspective, surtout pour les jeunes, sans limite de temps à l'horizon.

— Au sein de la société, nous sommes en butte aux problèmes universels de la croissance urbaine et du déracinement, tristement illustrés par tous les signes du désespoir social, de la toxicomanie, de l'alcoolisme, de la maladie mentale et de la violence.

Que ce soit au plan écologique, économique ou social, l'évidence empirique de difficultés à venir sans précédent semble irréfutable. Si nous devons entrer dans une autre ère, faire suivre les révolutions agraire et industrielle de ce que l'on pourrait appeler la révolution de la durée, nous avons moins d'une génération devant nous pour en enraciner la légitimité. Ne pas le faire serait s'obstiner à nier la réalité et à négliger nos responsabilités envers ceux qui viendront après nous.

Et pourtant je ne pense pas être le seul à croire que l'évidence est bel et bien ignorée, qu'on hésite à changer de cap par peur de se perdre dans une mer hostile, avec tout le bagage d'illusions dont on se laisse encombrer. Nous avons une facilité déconcertante à exclure toute action préventive au profit de l'expectative, de l'attente du désastre, puis à tenter de recoller les morceaux, mais trop tard, et très mal.

Je voudrais illustrer ce que je veux dire en m'arrêtant sur un ou deux domaines où le sentiment de distorsion me paraît à la fois saisissant et déroutant. Le premier — et peut-être le plus délicat à évoquer devant un public aussi distingué — est celui de la pensée contemporaine.

J'ai toujours pensé que les philosophes classiques avaient fait preuve d'une grande sagesse, même si l'on sait maintenant que leur bagage technique était loin d'être sans faille. Pour Aristote, la Terre était le pivot d'une succession de coquilles

concentriques, imbriquées les unes dans les autres et tournant à des vitesses différentes. Voilà le cadre d'une conviction confortable, et à bien des égards salutaire, dans lequel la planète Terre et la race humaine sont au cœur même de toute vie.

Ce principe fondamental a dominé jusqu'au milieu du *xvi<sup>e</sup>* siècle. Puis sont venus Christophe Colomb qui a prouvé que, finalement, le monde n'était pas plat; Copernic, qui a confirmé que la Terre tournait autour d'un Soleil stationnaire, et non l'inverse; et bien sûr Galilée. L'âge de la Raison était venu. Descartes, pour qui le monde entier, à part l'esprit de l'homme, est un mécanisme inanimé, commençait à convaincre.

On reconnaît aujourd'hui le caractère inachevé de la révolution scientifique des *xvi<sup>e</sup>* et *xvii<sup>e</sup>* siècles, qui pêche par son mécanisme et son atomisme, et fait abstraction du contexte historique. La théorie quantique a eu beau mettre à jour ces 70 dernières années les limites de l'approche cartésienne — limites spirituelles et scientifiques — l'esprit des Lumières, rassurant, éprouvé, continue de dominer la pensée en Occident.

En fait, la science contemporaine fait apparaître un monde d'interaction et non d'isolement, de cohésion et non, comme aimaient à le croire les rationalistes, de simple juxtaposition d'entités atomistiques distinctes. Ces atomes rassurants d'un autre âge — particules tangibles, stables, permanentes de matière évoluant dans le vide — n'existent pas. Nous devons nous faire à la place aux groupes d'ondes, aux quarks et aux super cordes cosmiques! En d'autres termes, la science a définitivement fait la preuve des limites de Descartes, des dangers d'une vision dualiste de l'esprit et du corps. Nous avons connaissance de ces découvertes prodigieuses. Les commentateurs scientifiques sont là pour nous en parler, nous dire que c'est tout notre mode de pensée qui doit en être révolutionné. Et pourtant dans la pratique, nous n'avons guère changé.

Mais qu'importe, au fond, que nous fermions les yeux sur ce nouveau consensus post-cartésien? L'ennui, c'est que l'activité humaine est intimement influencée par l'orthodoxie scientifique dominante.

C'est bien avec la science moderne, après tout, qu'est apparu le capitalisme. La foi d'Adam Smith dans la convergence des intérêts individuels vers l'intérêt général a mieux résisté à l'épreuve du temps que la doctrine de Karl Marx — qui a peut-être mis fin à des tyrannies odieuses, mais qui est loin d'avoir abouti à la société libre et sans classes dans laquelle étaient appelés à disparaître les organes répressifs de l'État.

On sent confusément, cependant, qu'il nous faut dépasser Smith et sa société réduite à un agrégat arbitraire d'individus liés par le seul « contrat social » de Locke. Mais se départir de la vision atomiste des relations humaines qui a prévalu

tout au long de l'ère industrielle n'est pas sans incidence politique. Y a-t-on jamais vraiment réfléchi? À ne plus considérer désormais les individus comme uniques, mais comme parties intégrantes d'un tout, n'ébranle-t-on pas sur leurs bases les fondements économiques et sociaux sur lesquels repose dans nos sociétés l'idée même de progrès?

Enfin, bien sûr, entre en jeu la question de nos traditions, des valeurs qui nous sont chères. Nous voyons tous les jours mettre à mal, rabaisser, jeter aux orties pour cause de progrès nombre de choses familières dont nous connaissons la valeur. Nous nous interrogeons forcément : est-il bien indispensable de refuser à nos enfants la lecture, l'écriture et les grands auteurs qui ont baigné notre enfance, sous prétexte que de beaux esprits ont un jour décrété savoir mieux qu'il y a trente ans ce qu'il convenait d'enseigner aux enfants?

Dans le domaine de l'architecture, nous disposons maintenant de matériaux qui nous permettent d'édifier des bâtiments de forme et de taille inouïes. Mais doit-on, au nom de ces conquêtes, et sachant qu'une génération d'architectes a plutôt eu à cœur de se mettre en valeur que de créer du beau, reléguer aux poubelles de l'histoire la sagesse, l'équilibre, l'humilité et la déférence dont faisaient preuve les bâtisseurs d'antan?

Au nom des impératifs des échanges et autres exigences implacables du « rapport qualité-prix », va-t-on devoir imposer à la terre le carcan de n'importe quel autre secteur marchand, au mépris de la vitalité et des traditions de la vie rurale?

L'une des joies que j'éprouve à être en France tient à l'attachement particulier que vous vouez à ces traditions. Vous êtes conscients de la catastrophe pour l'esprit humain que représente en définitive l'exode inexorable des campagnes, vidées par les villes. La France nous donne à tous, je crois, l'exemple d'une nation jalouse de ses valeurs, qu'elle nourrit et perpétue en portant sur l'existence un regard culturel, empreint notamment des traditions rurales sans lesquelles ne saurait exister cet art de vivre qui consacre, à la ville comme à la campagne, tout ce qui, pour ne pas être « rentable » à proprement parler, fait néanmoins la richesse et la noblesse de l'homme. Guy de Maupassant en a décrit l'essence avec autrement d'éloquence, il y a cent ans, dans *Le Horla* : « Ces profondes et délicates racines qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce que l'on pense et à ce que l'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même ».

Dans chacun des domaines que j'ai évoqués — la pensée contemporaine, les forces du marché, les valeurs traditionnelles et la culture — la société sait fort bien, je crois, qu'un ensemble de réalités nouvelles a vu le jour, mais ne parvient pas pour le moment à faire front. Comme si elle avait inventé un nouvel ordinateur,

mais pas le logiciel. Dans notre arrogance et forts de nos lumières, sûrs que nous sommes d'avoir la réponse à toute chose et un levier à manier en toute circonstance, nous avons remis notre cosmologie d'antan, nous détournant de Dieu, de la nature et de nos racines. Mais il nous reste à définir de nouvelles lois de l'Univers, à nous donner une nouvelle raison d'être.

Voilà, je crois, l'enjeu aujourd'hui pour l'élite intellectuelle de nos sociétés occidentales. Après les abîmes de réflexion dans lesquelles l'ont plongée des décennies durant les complexités du marxisme — débat certes important mais vain aujourd'hui — c'est un enjeu à sa mesure, un enjeu du temps présent.

Le moment n'est-il pas venu, en effet, de porter sur le monde post-marxiste un regard volontariste, d'en affronter les réalités et de convaincre les communautés fraîchement converties à la démocratie libérale occidentale qu'elles ont fait le bon choix, pour douloureux que soient les pénuries, la soif de consommation et le processus d'adaptation à un nouveau mode de vie ?

Les savants se plairont\* à dégager l'horizon à grand renfort de théories — interaction des phénomènes, évolution nécessaire, physique quantique. Mais il ne faut pas toujours compliquer la vision. Forts de leur expérience unique, les astronautes n'ont eu de cesse que d'amener les hommes politiques à comprendre que la planète que nous partageons est un ciment infiniment plus puissant entre les hommes que ne sont facteurs de division la couleur de la peau, la foi ou la géographie.

Gene Cernan, qui a eu le privilège d'être le dernier homme à marcher sur la Lune en 1972, raconte : « J'étais dans la pénombre bleue et regardais, médusé, la Terre de la surface lunaire... C'était presque trop beau pour être vrai. Il y avait trop de logique, trop de dessein — c'était trop beau pour être là par accident ».

Nous sommes en quête, me semble-t-il, d'une philosophie nouvelle, qui rétablisse non seulement l'équilibre entre les connaissances dont nous disposons et l'usage que nous en faisons, mais qui mette aussi en œuvre notre responsabilité — le respect que nous devons professer pour la planète dont nous avons hérité et que nous avons à charge de remettre en bon état à nos enfants. Il ne s'agit pas de philanthropie ni de charité, mais de l'élémentaire intérêt bien compris de la race humaine, sans transaction possible, car il y va de la survie de l'espèce, pas moins.

Gardons-nous d'oublier, ce faisant, que le fonds de la sagesse humaine — appelons-la ainsi — n'a guère changé depuis Aristote. Et que nous allons à notre perte en négligeant les dimensions humaines et spirituelles des valeurs et traditions qui nous ont été transmises de génération en génération. Antoine de Saint-Exupéry ne disposait d'aucune preuve scientifique de l'interaction des phénomènes quand il écrivit *Terre des Hommes*. Mais je lui laisserai le soin de résumer ce que j'ai essayé

de vous dire aujourd'hui : « On meurt pour une cathédrale, non pour des pierres. On meurt pour un peuple, non pour une foule. On meurt par amour de l'Homme, s'il est clef de voûte d'une Communauté. On meurt pour cela seul dont on peut vivre ».